

◆ *Bibliothèque « Serbica »* ◆

www.serbica.fr

LE SIÈCLE



BEK

VEK

ALEKSANDAR GATALICA

EXTRAITS

Traduit du serbe par Harita Wibrands

Novembre 2018

◆ NOUVELLES ◆

LE PAYS DU DERNIER SULTAN

Pour l'année 1910

Ohrid, la Nouvelle Serbie,
le 2 mars 1925, jour des Cendres

Cher ami, je ne peux en aucune manière dissocier le destin des deux jeunes Turcs, auxquels tu t'intéresses, des circonstances troubles de l'époque d'alors. En cette période l'Empire Ottoman qui se nourrissait encore des légendes de sa gloire passée, était en train de s'effondrer et de se noyer dans les eaux impétueuses du vingtième siècle. Tu pourrais dire, certes, qu'en tant que vieux député, je reste encore trop enclin à l'analyse. Tout cela c'était passé dans les années qui précédaient de peu les Guerres balkaniques. Le trône était déjà occupé par Mehmed V, le dernier vrai sultan, alors que partout autour de moi, je détectais les signes de la décadence d'un Etat en décomposition. Talat-bay, le grand vizir Haki-pacha, les commandants militaires Mehmed Sefket et Mehmed Muhtaru, et les ministres Haladzian-effendi et Norandughian-effendi, le sénateur Nail-bay – à présent toutes ces figures de la vie publique turque se confondent dans ma mémoire comme autant de créatures monstrueuses de la mythologie : à moitié médiévales, à moitié modernes. Istanbul aussi se dégradait, se désagrégeait, et sous ses lézardes, émergeait de plus en plus la Constantinople byzantine.

La mort tragique de ces deux Turcs innocents sur lesquels tu m'interroges, reflète l'image de cette ambiance malsaine, de la fièvre qui, dans ce genre de circonstances, s'empare du corps purulent de la quotidienneté. Ismail-bay était le fils de Riza-bay du département de Skopje, dans la province du Kosovo. Il est né en 1891, même si certains vieux Albanais affirment que c'était en 1893. Son père qui était un homme dur et orgueilleux comme la plupart des fonctionnaires de l'Empire en voie de disparition, avait envoyé son fils dans les écoles religieuses de la capitale. Il

n'avait jamais prêté attention à sa constitution fragile ni à sa préoccupation morbide par sa santé et son penchant pour la poésie turque du divan. Cet homme têtu et endurci s'imaginait que son fils retournerait à Skopje en tant qu'imam et était loin de supposer que ce jeune homme, faible comme il était, pouvait échouer et dévier du chemin qu'il lui avait tracé. L'idée ne lui était jamais venue à l'esprit qu'il pouvait se fourvoyer et se perdre. L'hiver 1910, le jeune Ismail-bay se rendit dans la capitale.

Quant à Mehmed Yildiz, du fait qu'il portait le nom du Prophète, il était prédestiné aux études théologiques dès qu'il aurait atteint l'âge pour s'y consacrer. Son père était simple clerc de police en Anatolie. Le fils du clerc avait grandi caressé par le soleil grec, chauffé par les pierres brûlantes sous les chuchotements des branches des oliviers. Il rêvait de retourner dans son Anatolie natale en tant qu'imam après avoir acquis les savoirs des écoles religieuses. Il arriva à Istanbul au même moment qu'Ismail-bay. Les deux garçons au sang appauvri, à la sensibilité exacerbée, se rencontrèrent et se lièrent d'emblée d'une grande amitié. Au départ, on ne pouvait constater rien de suspect dans le rapprochement de deux jeunes étudiants qui ne se quittaient plus, qui lisaient ensemble le Coran à haute voix et essayaient de se mettre toujours l'un à côté de l'autre pendant la prière du matin et du soir. Ils s'entraidaient pendant le ramadan, difficile à supporter sous le soleil huileux du Bosphore. Et ils partaient toujours ensemble à la collation rituelle du soir. Puis, ils commencèrent à se confier leurs plus intimes pensées, comme me l'avait dit plus tard le père affligé de Mehmet Yildiz. De plus en plus, des thèmes profanes s'introduisaient dans leur royaume spirituel. Ils parlèrent des oliviers d'Anatolie, de ce mécréant de Platon, des poètes Yunus Emré et Zaiali de l'époque d'or, des vagues éclaboussant les îles grecques, du prophète Mohamed qui, selon la légende, était allé en Crète où il avait failli mourir. Une profonde mélancolie, une tristesse inexplicable s'était insensiblement glissée en eux qui étaient si fragiles. Ils regrettaient nostalgiquement le monde, mais non pas le leur, ottoman, mais le monde dans son ensemble, comme si, eux

deux, encore imberbes, avaient la charge d'en résoudre les problèmes...

Mais, à quoi bon s'appesantir sur les détails, mon ami. On les avait trouvés dans un rapport charnel ignoble, une situation sacrilège par rapport à tout ce que le Livre sacré impose aux bons musulmans et encore, qui plus est, à la Madrasa, où selon la charia les lois et les pensées doivent glisser lentement comme le sable dans une main ouverte. Ismail-bay et Mehmet Yildiz furent aussitôt arrachés à cette étreinte honteuse et brutalement séparés. Les bruits sur leurs amours honteuses traversèrent, on eût dit à la nage, le détroit du Bosphore, et parvinrent en Anatolie et à Skopje. Et le délit fut puni d'une manière en accord avec les mœurs turques, aussi sévèrement que s'il avait été commis au seizième et non au vingtième siècle. Pour le moins cruellement, comme cela se passe dans les empires en décomposition qui, en punissant les fautes des individus, dissimulent de façon hypocrite leur propre dépravation morale... Ismail-bay fut renvoyé chez son père à Skopje. En dehors de quelques personnes de confiance qui étaient au courant, les bruits furent étouffés et tout se passa comme si rien n'avait eu lieu dans l'école religieuse d'Istanbul. Quant à Mehmed Yildiz et à toute la famille de ce clerc d'Anatolie, ils furent bientôt proclamés lépreux et furent transportés dans un lazaret à proximité d'Izmir, dans la Turquie du Sud. Tous, en dehors du père de Mehmed, auquel avait été accordée l'autorisation de se supprimer la vie de sa propre main.

Mais, mon cher ami, mon cher compagnon de route, tout cela ne se passait pas au Moyen Age, mais au vingtième siècle, et le vieux Yildiz, au lieu de se donner la mort, partit en voyage et se rendit à Skopje. Un père désespéré fut accueilli par l'autre. Les deux pères accablés se concertèrent. Ils se promenèrent longtemps sur les sentiers des jardins du bay. Le clerc implorait Riza-bay de mobiliser ses relations dans la capitale afin que l'on fît sortir au moins le jeune Mehmed du lazaret, avant qu'il ne fût trop tard et qu'il ne se fût contaminé par la maladie. Et le bay avait accepté, non pas tant à cause du fils de Yildiz, mais à cause

du sien propre. J'appris aussi, qu'après sa séparation avec Mehmed Yildiz, la santé d'Ismail-bay, avait commencé à se dégrader. Son front et son menton étaient déjà sillonnés par des veines sclérosées, et exsangue, il avait pris le lit, n'attendant plus que la mort. Les deux pères devaient se presser, il n'y avait plus de temps à perdre. Des lettres pleines de flatteries et de langage fleuri, en usage dans les firmans, partirent vers les berges monumentales du Bosphore, par lesquelles étaient arrivées les premières nouvelles d'un amour illicite. Le dangereux Riza-bay avait probablement recouru à des chantages, il avait peut-être aussi essayé de graisser la patte à quelqu'un. Il ne savait pas implorer... Vers la fin de 1910, Mehmed Yildiz, extenué, fut relâché du lazaret pour se réchauffer à nouveau au soleil maternel de la Méditerranée, mais il ne resta pas longtemps chez son père. Il partit à Skopje. Sous la protection de Riza-bay, les deux coupables vécurent comme des siamois, deux hommes dans un même corps. La fièvre, l'insomnie, des nodosités sur le visage, se manifestèrent d'abord chez Mehmed Yildiz et très vite après, chez son fils Ismail-bay.

De l'autre côté de Skopje, sur l'autre berge du Vardar, Riza-bay leur fit construire un petit lazaret très confortable avec un jardin, que l'on peut voir encore aujourd'hui à cet endroit. Les deux jeunes Turcs y trouvèrent enfin la paix. Plus personne ne pouvait les voir, les deux lépreux ne sortaient plus de l'asile. Les gens du bay leur apportaient régulièrement de la nourriture et ce n'est que bien plus tard, d'après la réduction de la quantité qui avait été consommée, qu'ils déduisirent que l'un des deux était mort. Enfin, peu de temps après, lorsque la nourriture resta intacte, ils comprirent que l'autre aussi avait expiré... C'est ainsi que, dans une ultime étreinte dans laquelle la lèpre les avait resserré, finirent leurs jours Ismail-bay et Mehmed Yildiz. Et est-ce la peine de regretter maintenant, mon ami, qu'ils n'aient pas eu le temps de connaître quelque chose de plus de ce monde, alors que chacun donnerait sa vie pour une de leurs journées. Moi-même, et peut-être, toi, qui par ta propre décision t'es exilé si loin, affirmant encore aujourd'hui, que là, en

terre étrangère, tu te sens bien, et ne penses plus au temps que nous avons passés ensemble.

Bien à toi,
ton toujours fidèle Dr St. Popovitch

MORT*

Pour l'année 1914

La déflagration de l'obus allemand fut effroyable et éjecta le frêle sergent La Fayette quelque part sur le côté. La salve avait frappé les positions de plein fouet alors que le petit sergent avait le périscope appliqué contre les yeux. Le dernier bruit qu'il entendit avant l'explosion fut le sifflement d'un obus de 120 mm. Sa première sensation à son réveil est un goût de glaise dans la bouche, d'argile rendue plus grasse encore par la pluie de la nuit. Se relevant d'un bond, il regarde à la ronde. Il n'est pas blessé et son uniforme n'est même pas déchiré. À la hâte il dégrafe sa chemise et ne se voit à la poitrine, côté gauche, qu'une petite cloque qui vient de crever et dont s'écoule un mince filet de sang... Puis il se retourne vers ses soldats et s'étonne de les voir tous à leur poste. Il a donné un ordre, il ne sait plus lequel, et on l'exécute en silence, plutôt mollement, mais sans discuter. Ses compagnons d'armes sont au complet, mais des tranchées françaises ne montent plus de bruits de voix, de brouhaha, ni même de gémissements. L'artillerie allemande tire de nouvelles salves, mais le sergent n'en entend plus le sifflement. Les obus ne se fracassent pas. Partout alentour règne un silence funeste. Peut-être La Fayette rêve-t-il, tout simplement, ou alors il s'est cogné la tête et a des hallucinations. Il se dégrafe à nouveau et voit que la cloque s'est épanouie en une fleur de sang, dessine comme un œillet accroché à sa poitrine. Il veut crier, appeler le suppléant du commandant d'escouade, mais il comprend aussitôt que lui aussi a perdu sa voix. Il se précipite vers ses hommes, les fait pivoter, les bouscule, mais ces soldats, davantage des gamins que des hommes, restent à le regarder, à le considérer de leurs yeux bleu aqueux. Ils le prient de les laisser dormir et, semblant obéir à un ordre, se mettent sous son regard à se liquéfier et à fondre, comme s'ils étaient faits de boue. La Fayette se fait l'impression d'enfiler à toutes jambes les lignes françaises, de foncer tel un chien sauvage sur

un champ de courses, mais il n'y a visiblement plus rien, ni tranchées, ni obus, ni Allemands, ni même de guerre mondiale. Là-bas dans le hallier où il avait aperçu dans sa longue-vue les feux de l'artillerie allemande à couvert, il ne voit désormais que du blé. Les épis ondulent, c'est l'été. La Fayette traverse ce champ, seul, des nuages en forme de poire au-dessus de la tête. Quelque part dans le lointain, dans une clairière, il distingue les fleurs de cerisiers et de pêchers. Couché, il ploie quelques tiges de blé. C'est une journée d'août torride. Il est midi. Le sergent déboutonne sa chemise. Sous le col apparaît une vilaine et menaçante blessure côté gauche, une blessure qui peu auparavant encore n'était qu'une cloque dont s'écoulait un mince filet de sang. Mais le petit sergent se sent bien. De sa paume de main il stoppe ce saignement factice, quasi théâtral, et pointe son regard vers le ciel. Il compte les énormes coings que forment les cumulus, et son corps cède à la somnolence. Bizarrement, le crépuscule est déjà là et le blé sous lui a pris la couleur du couchant. Dans une lointaine guerre mondiale il n'avait pas dormi des nuits durant, et maintenant le cerne le silence. Un soleil, gigantesque, agonise à l'horizon, pareil à la blessure qui, maintenant, forme un astre sur la peau blanche du sergent. Et, partout, rien que le silence, le mutisme. Et le sergent La Fayette s'endort... La déflagration de l'obus allemand fut effroyable et éjecta le frêle sergent quelque part sur le côté. « Chef, cria-t-on, le sergent est touché ! » Les soldats de son escouade accoururent aussitôt et dégrafèrent sa chemise. Ils lui virent une méchante fleur sur la poitrine tandis que ses yeux dirigés vers le ciel laissèrent quelques instants encore entrevoir des signes de vie... Réalisant le dessein stratégique de base qui visait, dans un premier temps, à défaire la France pour, ensuite, expédier les forces à l'Est et régler le compte de la Russie, les Allemands avaient concentré le gros de leur armée à l'Ouest, vers la frontière franco-belge. Jugeant infranchissable celle orientale de la France qui courait de Belfort à Verdun, le haut commandement allemand avait, dans l'esprit du plan Schiefen, regroupé la majeure partie de ses forces sur le flanc droit, le long d'une ligne Aix-la-Chapelle-Metz. Le 20 août 1914, les combats sur la fron-

tière firent la première victime du front Ouest, un certain sergent dont le nom, très vite, tomba dans l'oubli.

** Traduit par Alain Cappon*

MI FEMME, MI FAUVE

Pour l'année 1935

Ich bin ein Vamp, chantait Krista Hagen dans un petit cabaret enfumé. A une table au fond de la salle, dans la demi-obscurité, quelqu'un criait inlassablement en allemand exquis, exquis ! « Je suis une vamp, je suis presque un fauve. Les hommes, je les use, je leur suce le sang, puis je les lâche comme un tas de viande. Je suis une vamp. J'aimerais être douce comme vous. Mais non, mais non ! Je ramasse tout ce qui est excessif, pervers et fou. J'ai le chapeau de Bertolt Brecht, tous les secrets de Mata Hari, les pierres précieuses de Wallis Simpson, et je garde le baiser de Valentino encadré au mur. C'est parmi les choses rejetées par les autres que j'ai déniché les meilleures pièces de ma collection. Je conserve la constitution de la République de Weimar et les premières moustaches d'Hitler. Je suis une vamp. Voici, je suis devenue presque un fauve. Je dévore les hommes et je leur bois le sang. Halte, Hitler ! Je ne veux pas te voir ici. OK ! *Ich bin ein Vamp*. Mi femme, mi fauve... » Krista chantait perchée sur un haut tabouret de bar, vêtue d'une robe collante fendue très haut sur la cuisse, un long fume-cigarette collé aux lèvres. Elle exécutait le numéro de vaudeville « Je suis une vamp » de son vieil ami allemand Mischa Spoliansky, dans un mixte de soupirs et de tons rauques d'un impressionnant registre de coloratur, à quoi le mariage de l'allemand, de l'anglais et du français ajoutait un effet supplémentaire. Ce qui lui valait régulièrement de grandes ovations. Puis elle disparaissait jusqu'au soir suivant.

Personne ne savait ce qu'elle faisait pendant la journée. Et pendant la journée, Krista cherchait à survivre à sa façon, tout comme de nombreux émigrés allemands en France. Deux ombres, la faim et la mort, la poursuivaient à chaque pas, mais elle avait décidé de les combattre, elle voulait vivre. Deux ans auparavant, à proximité de la petite ville de Sarreguemines, Krista avait fui en France avec son mari Jakob Hagen, dont elle

portait le nom juif. Le couple Hagen s'était installé dans une modeste pension dans le quartier pauvre de la bourgade. Leurs fenêtres donnaient sur quelques tristes masures autour desquelles courraient des enfants mal débarbouillés. Après avoir dépensé leurs économies, les deux réfugiés n'eurent pas d'autre choix que de mettre en gage l'or de la famille à des prix dérisoires, espérant un retour rapide dans la Silésie allemande. Ils cherchèrent désespérément à repérer partout des signes d'un apaisement de la folie germanique. Ils gardèrent précieusement des coupures de journaux français et étrangers qui pouvaient conforter leurs espérances, mais la mort subite de monsieur Hagen mit fin à tout. Il fut emporté par une maladie mystérieuse. Des médecins juifs réfugiés comme eux, optèrent pour le scorbut. Monsieur Hagen quitta ce monde au moment où le dernier collier partait aux mains des usuriers. Cela fit enrager Krista, indignée de ce que cet employé de banque grassouillet, l'eût ainsi trahie et laissée seule, sans un sous. N'empêche qu'elle l'avait sincèrement aimé et elle sanglota amèrement à son enterrement dans un minable petit cimetière. Elle retourna seule dans la pension mais, encore en deuil, sous les dentelles de son voile noir, elle décida de vivre, de vivre à tout prix et, de n'aimer personne !

La veuve Hagen déménagea à Paris et devint de nouveau chanteuse de cabaret comme jadis en Allemagne. Elle se remémora son vieux répertoire, les chansons de Rudolf Nelson, Berthold Goldschmidt, Kurt Tucholsky et ce cher Marcel Schiffer, toute une époque fascinante, d'un optimisme irréaliste aussi chancelant que la République de Weimar. Elle songea qu'on l'avait comparée alors avec Margo Lion et Rosa Valetti, mais elle ne pleura pas, elle avait décidé de ne se permettre aucune faiblesse. Elle commença sa carrière dans un obscur caf'conc'. Elle chantait le soir, en cette année 1935, « Je suis presque un fauve » et le jour, elle l'était en effet. Elle profitait des hommes, elle leur suçait le sang et les abandonnait ensuite comme un tas de viande. En moins de trois semaines après la mort de monsieur Hagen, Krista réussit à séduire un journaliste russe en exil, collaborateur d'une feuille satirique de l'émigration. Le satiriste

Tcheretinski avait un cou énorme surmonté d'une petite tête garnie d'une touffe de cheveux blonds drus. Il se disait d'une vague origine noble, alors qu'il était fils d'un seigneur terrien. Adonné au jeu et tombé dans l'ivrognerie, il gaspillait à Paris les restes de sa fortune. L'ivresse le jetait dans une nostalgie pathétique de sa petite mère Russie. La veuve redoutable se colla à lui comme une sangsue, elle avait perdu tout scrupule. Tout lui était permis. C'était une vamp. Dans les nuits froides sans lune, dans des pièces non chauffées, elle le serrait dans ses bras à côté des armoires vides sur lesquelles étaient posés des coings. Après la fermeture des restaurants russes, elle se coulait en lui telle une pieuvre gluante au corps déjà décati, amaigri, exigeant qu'il l'aimât. C'est ainsi que l'Allemande rouée trouva les premiers exemplaires de sa collection parmi les hommes que les autres avaient rejetés. Le Russe exilé, Tcheretinski, fondait en larmes, hoquetait, vomissait sur elle, et dans ses états de délire, voyant en Krista sa mère morte, balbutiait confusément en sa langue « Toi, ma mère, toi, ma mère ». Il finit par lui offrir tous les bijoux de sa mère et lui acheta, avec ses dernières ressources, un coûteux manteau de fourrure en lui demandant sa main. Mais la veuve savait fort bien que c'était le moment de le quitter.

Elle trouva très vite une nouvelle victime : un chirurgien juif de Brême. Il pratiquait secrètement dans un vieil hôpital parisien sous le nom d'un confrère mort. Krista déménagea aussitôt dans son appartement. Elle pleura longtemps en plongeant ses joues brûlantes dans les mains blanches du docteur, douces comme celles d'une fille. Elle n'avait cure du désarroi de Tcheretinski qui implorait désespérément son retour. Et lorsqu'il se jeta dans l'eau trouble de la Seine, elle n'eut pas le moindre remords. Elle était déjà devenue mi femme, mi fauve. Elle collectionnait les mâles : de préférence les détraqués, les pervers, les fous. Elle leur suçait le sang. Elle en faisait sa proie... Lorsqu'elle n'eut plus besoin du chirurgien juif, elle le dénonça par un simple coup de fil, sourde à toute compassion. Il perdit son travail et se fonda bientôt dans la foule des malheureux qui, dans les brûlantes rues de Casablanca, sous les rares palmiers, attendaient un billet au rabais pour Lisbonne. Krista Hagen n'avait

pas de temps pour le plaindre, pressée comme elle était à chercher d'autres victimes : un bon vivant belge, un producteur de vins mousseux de la Loire, un pédicure de renom possédant son propre cabinet, un coiffeur pour chiens de race, puis, encore, quelques réfugiés d'Allemagne, dont un peintre passionné qui, follement amoureux, cherchait à reproduire sur ses toiles, ses seins et ses hanches dans des couleurs bleues et ocre. Aucun de ses amants ne dura dans sa vie plus longtemps que le mâle d'une mante religieuse. Certains se suicidèrent après avoir tout perdu, d'autres se couvrirent de honte en perdant leur position, en détruisant leur famille et leur avenir. Krista souffrait secrètement de ne pas être douce et chaste. Mais non ! Elle aimait à jouer avec le tranchant du couteau, toujours poursuivie par ces deux ombres qui la hantaient : la faim et la mort...

Quant à l'ambassadeur allemand en France, elle l'avait rencontré tout simplement dans son cabaret. Après le numéro « Je suis une vamp », elle l'avait remarqué au fond de la salle, debout, en train de fumer un long cigare. Il portait un insigne nazi sur le revers de sa veste. A plusieurs reprises il s'était écrié de façon très distincte afin que tout le monde pût l'entendre : *ausserorderlich, ausserorderlich* ! Il lui avait griffonné des compliments sur un petit papier en lui proposant un rendez-vous. Et la collectionneuse d'hommes finit par accepter, probablement parce qu'elle était une vamp, quoique déjà imprudente et un peu étourdie. Ce haut personnage avait des yeux bleus et vitreux pareils à ceux des bêtes sauvages empaillées. « Quel dommage qu'une vraie aryenne se consume à l'étranger du seul fait d'avoir été mariée à un Youpin », chuchotait-il à son oreille pendant qu'elle l'étouffait dans son étreinte et que, déjà par habitude, à la manière de Shiva avec ses nombreux bras, elle enveloppait de sa chair sa nouvelle victime. Elle accueillait en elle ce corps vieillissant un peu flasque qui aura été le dernier homme de son excentrique collection. Hystériquement, elle buvait son sang, se berçant à l'idée naïve qu'elle allait en faire une fois de plus sa proie. Perdant étourdiment toute prudence, Krista semblait oublier qui, dans ce jeu, était le prédateur, qui, la victime. Très vite, elle eut l'impression qu'elle avait brisé toute la résis-

tance de l'ambassadeur, qu'elle l'avait dans sa poche comme tant d'autres mâles avant lui, convaincue qu'il était désormais prêt à tout faire pour elle.

En août, sous le ciel brûlant de Paris, elle lui demanda de lui procurer de faux documents, afin que son mariage avec le Juif Hagen et sa fuite en France soient en quelque sorte ignorés dans la *Vaterland*, en somme, de mettre en jeu sa carrière pour la sauver. L'ambassadeur, avec son monocle et ses yeux d'oiseau empaillé avait l'air de tout accepter. Ainsi, vers la fin de cette même année 1935, Krista s'embarqua dans le train pour l'Allemagne. Son cœur battait follement lorsqu'à proximité de Sarreguemines elle repassait la frontière en sens inverse pour rentrer dans sa patrie. Que l'on se fût joué d'elle et qu'elle fût devenue elle-même la proie, elle l'aura appris un peu plus tard.

A la première station, à Wiesbaden, trois personnages en uniformes firent sortir la voyageuse Krista Schreiber du train. Le même soir, ils la conduisirent dans une maison close de Zwickau. Les charmantes recluses de cet établissement y étaient mises à la disposition des officiers haut gradés comme des fleurs dans une serre. Ainsi Krista devint prostituée. Nombreux furent ceux qui venaient la voir en habitués et ce, durant des années. On la frappait, on l'attachait, on l'utilisait de soir en soir telle une poupée dans laquelle on déverse continuellement du sperme. Parfois l'on exigeait de cette poupée en caoutchouc qu'elle chantât. Elle chantait de cette même voix de fauve, « Je suis une vamp », mais, à présent, à seule fin de survivre. Aussitôt après, elle devait courir dans sa chambre pour accueillir un nouvel officier « qui venait juste d'arriver du Front de l'Est ». La collection de Krista continua ainsi à s'amplifier malgré elle. Parmi ses clients il y en avait aussi de ceux qui étaient rejetés de partout, elle y retrouvait, mais à contrecœur, tout ce qui est excentrique, vicieux, dépravé... Cela dura ainsi quelque temps, puis, un jour, c'en fut fini de Krista. Elle avait expiré sous le corps suant de son dernier officier. Ses yeux bleus, surpris, restèrent figés braqués quelque part vers le haut et prirent soudain un aspect vitreux. Elle n'était plus qu'un morceau de viande

dont on avait sucé le sang. L'homme continuait encore quelque temps à transpirer sur elle, mais il comprit que quelque chose n'allait pas. Alors il cria de frayeur et des femmes en uniformes accoururent dans la chambre de Krista. Elles la firent immédiatement emporter et présentèrent des excuses à l'officier à peine habillé en lui proposant une autre pensionnaire de la maison close.

LE RING

Pour l'année 1938

Un homme faux, à un moment inopportun, à l'endroit le plus inadéquat... Sortant du côté du *Burgtheater* il se retrouva au milieu du cordon vivant d'une foule en liesse. On était en 1938 et le ciel avait la couleur qu'il a généralement au mois de mars. A l'autre bout de la *Ringstrasse* une énorme automobile noire attendait le *Führer*. Le chef avait exprimé le désir de faire à pied le tour de la rue circulaire, jetant ainsi, en tant que libérateur, la corde au cou à la Vienne transportée de joie. L'homme qui s'était trouvé au mauvais moment sur le *Burgring* n'aimait pas Hitler. Cet homme avait été autrefois psychiatre et répétait souvent que c'était sa pratique médicale qui l'avait conduit à la philosophie. En observant les comportements de ses patients, les diverses perversions du psychisme, il avait compris la fragilité de l'esprit humain et toutes les nuances de la perturbation de l'image du monde qu'elle pouvait entraîner. A présent, il lui semblait que, tout comme jadis au début du siècle, il était renvoyé de nouveau vers ses malades. Tous ces Berlinoises qui étaient autour de lui, se trouvaient dans un état d'extase symptomatique. Certains d'entre eux levaient les yeux au ciel et observaient les nuages blancs du mois de mars, semblables à des zeppelins. Il voyait des vieillards en chaises roulantes poussées par des jeunes filles, presque des enfants, de jeunes ouvriers qui retiraient rapidement l'œillet rouge de leur revers. Il voyait des sourires sur toutes les lèvres qui lui semblaient comme des grimaces, des bouches déformées avec des dents rongées de caries... Puis, à travers les haut-parleurs retentit la musique, mais les vieux appareils de la rue grésillaient tellement que les marches fascistes étaient à peine audibles. Oui, pensa l'homme faux, sentant un goût amer dans la bouche, le morose Rudolf Carnap avait raison : il n'y a pas de métaphysique. Tout autour de nous n'est que bruit, et les métaphysiciens ne peuvent pas éviter de considérer leurs positions comme invérifiables, car

s'ils les voulaient vérifiables, la décision sur la vérité ou l'erreur de leurs convictions dépendrait de l'expérience...

Il se tourna de l'autre côté, manifestement de mauvaise humeur, mais il s'arrêta net, il se heurta à un homme qui marchait péniblement en traînant une prothèse en bois de mauvaise qualité. Ce vétéran de la Grande Guerre – ce qu'il avait l'air d'être – portait un énorme faisceau de petits drapeaux avec une croix gammée. En dehors de ceux qu'il distribuait, il y en avait beaucoup qui lui tombaient des mains et laissaient par terre une trace rouge sang. Que dirait maintenant son collègue Jaspers, se demanda-t-il. Il entendait déjà la voix de cet éminent psychiatre avec lequel il avait travaillé, en 1913, dans la même clinique de Heidelberg : Tout ce qui se passe dans le monde est incertain et inconsistant, aurait-il dit avec conviction, si les nazis ne le tenaient pas déjà assigné à résidence dans sa maison de campagne sur les côtes de la Mer du Nord. Quand nous nous sentons heureux, nous crions notre bonheur sur les toits, se disait l'homme faux en prenant le rôle de Karl Jaspers, nous sommes portés par une certitude irréflectée. Dans la douleur, dans la faiblesse, nous tombons dans le désespoir le plus noir. Mais était-il faible ? Le passant boiteux lui avait offert un petit drapeau et, sans savoir pourquoi, il l'avait pris. Est-ce que, à un moment, succombant au doute, il avait eu pitié de ce vétéran avec sa jambe de bois ? Il s'était dit peut-être que Carnap ne pouvait pas avoir raison : quelque chose devait exister derrière cette pauvre réalité – la métaphysique ou autre chose – mais ce quelque chose était trop vague et pratiquement insaisissable au commun des mortels.

A présent, l'homme qui s'était trouvé au mauvais moment à l'endroit inadéquat ne se distinguait déjà plus trop des autres. D'une allure faussement nonchalante il avançait vers l'automobile noire où le *Führer* était sur le point d'entrer. Il tenait le petit drapeau avec la croix gammée et, par moments, il l'agitait sans savoir pourquoi. Il resta quelques instants hésitant à côté du haut-parleur et son regard s'arrêta par hasard quelque part au milieu du boulevard sur une jeune femme coiffée d'un petit

chapeau, elle avait un énorme grain de beauté sur la joue droite. Elle jetait des fleurs sur le chemin où devait passer Adolf Hitler. Les petites gens ont besoin de quelque chose de sûr, murmurait en lui une voix intérieure qu'il ne reconnaissait pas comme sienne. Tout comme disait Max Scheler, les petits se rassemblent autour des grands. Les figures des hommes importants n'ont-elles pas servi de modèles à toutes les époques ? Adoptant cette fois-ci le personnalisme éthique de Scheler et reniant subitement presque avec honte son collègue Jaspers, le psychiatre de naguère qui avait la réputation d'un sceptique convaincu, sentit tout d'un coup sa poitrine se gonfler de fierté et il se mit à analyser ce phénomène avec curiosité, comme s'il s'agissait de quelqu'un d'autre. Une joie réprimée cherchait sournoisement à émerger à la surface. D'où venait cette fierté, ce naïf sentiment romantique de boy-scout, se demandait ce vieux moraliste, ce rigide historien, qui à présent se frayait le passage à travers la foule. Il regardait à gauche, à droite, comme s'il n'appartenait pas encore tout à fait à cette multitude anonyme et songeait même à revenir sur ses pas, mais il n'était plus possible de reculer. Serré au milieu des gens, pris dans leur étreinte, il ne restait plus rien en lui qui pouvait le distinguer de la masse des enthousiastes. Ceux qui étaient le plus près de lui, pouvaient remarquer le joyeux sourire immotivé qui planait sur son visage...

Il était près du grand boulevard lorsque la populace le propulsa en avant. Juste au moment de l'arrivée de la limousine, l'homme jusqu'alors faux eut le temps de songer à Heidegger. La petite silhouette avec le bras dramatiquement tendu en avant était déjà visible, au moment où, très ému, il se souvint comme s'il venait de le lire pour la première fois, que chez ce philosophe, la résolution était la condition d'une existence authentique. Au moment où le *Führer* était le plus près de lui, il leva joyeusement le bras et fit le salut nazi. A cet instant, pour la première fois, il sentit le sang de la virilité germanique couler dans ses veines, il était enfin un homme qui connaît son chemin : un homme vrai, au bon endroit, au moment opportun ! S'était-il laissé entraîner jusqu'alors sur une fausse route par d'autres propos de Heidegger où il était question du détache-

ment à l'égard des choses et de l'ouverture vers le mystère ? Pendant que l'automobile d'Hitler écrasait les fraîches fleurs printanières que de nombreuses mains avaient jetées sous ses roues, ce nouveau sentiment qui emplissait ses poumons lui semblait étonnant et étrangement vrai.

RÉCIT D'UN ALLEMAND ORDINAIRE

Pour l'année 1946

Volkmar Elle était un Allemand tout à fait ordinaire. Dans son Bremerhaven natal, il s'était inscrit au Parti national-socialiste au moment où tout le monde semblait l'attendre de lui. Le jour du boycotte des magasins juifs, il avait commencé à les contourner lui aussi avec un peu de mépris. Cependant, en raison de ses crises de nerfs attestées par la feuille de sortie du sanatorium d'Oberhausen près de Marburg, il fut, en 1938, dispensé du service militaire et affecté à un petit poste de fonctionnaire que durant la guerre il avait scrupuleusement rempli. L'été de 1941 lui avait même valu des éloges publics. Dans la cave du 13a de la rue *Meinfranken* il avait remarqué, un soir, la lueur d'une lampe à pétrole et avait considéré normal de la signaler à qui de droit, à la suite de quoi une famille juive y avait été découverte. Volkmar Elle était un Allemand tout à fait ordinaire. Il détestait les Anglais au début de la guerre, puis, à partir de 1943, aussi, les Russes. Jusqu'à l'a dernière minute, il avait cru à des armes secrètes qui allaient permettre à l'Allemagne de balayer toutes ses défaites, si bien que la présence des soldats américains dans les rues de Bremerhaven et la chute définitive du *Reich* étaient pour lui choses irréelles, impossibles à accepter. Après cela, il ne se souvint plus de rien. Le dimanche, il chantait dans la cathédrale où, à travers les voûtes endommagées on entrevoyait le ciel. En 1946, en plein hiver, il se lavait, par un froid glacial dans une salle de bains à moitié détruite. Il confirma aux nouvelles autorités que pendant la guerre il avait travaillé pour les services de l'Etat, mais qu'il n'avait jamais adhéré au nazisme. Cependant, la même année un certain Dr Ignaz Weiss fut nommé maire de Bremerhaven et des familles juives commencèrent à revenir et s'installer dans son voisinage.

Volkmar Elle était un Allemand ordinaire mais il commençait à avoir peur : quelqu'un de ces nouveaux venus pouvait à tout instant le montrer du doigt. Il avait à remplir pour la

énième fois les questionnaires américains : membre de la *Wehrmacht* ? *nein* ; de la SA ? *nein* ; de la SS ? *nein* ; *Abwehr* ? *nein* ; HJ ? *nein* ; le Parti nazi ? *nein*. Mais la nuit, il n'arrivait pas à chasser de sa mémoire cette famille juive que cinq ans auparavant il avait découverte dans la cave du 13a de la rue Meinfranken et qu'il avait dénoncé. Il vécut désormais dans la peur. Et c'est cette peur qui poussa à la fin un Allemand ordinaire à forger un plan tout à fait extraordinaire. Le cercle de nouveaux questionnaires américains se resserrait autour de lui, et Volkmar Elle décida d'inventer une famille juive qu'il aurait hébergée durant la guerre dans la mansarde au-dessus de son appartement. Comme dans une pièce de Brecht, il commença à imaginer les personnages. Il nomma le père de la famille Albert Friedmann. Il trouva de vieilles photos jaunies dans la boutique de reliures de son oncle et finit par se convaincre que la personne qui travaillait sur la presse n'était pas le frère de son père, mais le Juif engendré par son imagination, Albert Friedmann. Il cacha ensuite soigneusement tous les documents de sa mère, mais laissa dans l'armoire tous les vêtements de la défunte.

La nouvelle propriétaire de ces vieux complets et de ces chapeaux à la mode de 1927 devint Berta Friedmann. Il lui attribua le métier de tisserande, mère de deux fils mineurs et, pour compléter le tableau, il ajouta un détail : elle boitait de la jambe gauche. Usant de ses vieilles amitiés, et s'exposant à un extrême danger, Volkmar Elle se procura des documents d'avant-guerre, ayant recours à quelques nazis suspects que les Américains appelaient les « loups garous ». Ces documents falsifiés portaient les noms du couple juif inexistant. Puis, il fit un pas de plus : les Friedman devinrent ses vieux voisins encore du temps de la République de Weimar. Il n'avait jamais oublié les moments chaleureux passés avec eux, lorsqu'il apprenait à leurs deux adorables enfants l'Histoire allemande. Il se souvenait aussi qu'en 1932, il avait réussi à procurer à Herr Albert un médicament pratiquement introuvable. Il se préparait ensuite à insister avec un sentiment de noble reconnaissance, sur le fait que les Friedmann avaient été les seuls à lui rendre des visites

lors de son séjour au sanatorium d'Oberhausen, lorsque ses crises de nerfs lui déchiraient le corps et l'âme...

Cependant, durant l'hiver 1944, une bombe américaine d'une demi-tonne aurait mis un point final à cette vieille amitié avec une famille juive que rien n'avait pu ébranler même dans les temps les plus tumultueux et les plus ténébreux. Après l'explosion qui avait détruit le plancher de la mansarde, les Friedmann en train de laver leurs enfants s'étaient trouvés dans sa propre salle de bains, et la mort les avait surpris en quelque sorte avant qu'ils aient pu en prendre conscience... Avec cette histoire bien ficelée, Herr Elle se rendit auprès des autorités d'occupation américaine, mais il faillit tomber dans les pommes lorsque l'officier de garde dans le bureau d'immigration se mit en devoir de le consoler en l'assurant que ces victimes qu'il avait trouvées dans sa salle de bain ne pouvaient en aucun cas être les Friedmann, vu que monsieur Albert et madame Bertha Friedmann se trouvaient dans les liste de 211 personnes qui devaient bientôt revenir à Bremerhaven.

Volkmar Elle rentra chez lui dans un état de confusion extrême. Il jeta un dernier coup d'œil sur les photographies qu'il s'était procurées dans la boutique de reliure de son oncle, ainsi que sur les complets de sa mère qu'il avait aussi légèrement « offert » à Bertha Friedmann. Tout ce qu'il avait appris sur la famille imaginaire ne lui était plus d'aucune utilité. Un certain mardi, on le convoqua pour rencontrer la famille Friedmann et Volkmar se dit alors que c'était la fin. Lorsqu'il arriva à la mairie, il fut sur le point de s'écrouler. Albert était le portrait craché de son oncle, et Bertha ressemblait fort à sa mère. Le couple juif se leva, embrassa Volkmar et confirma aussitôt toute son histoire. Puis, ils parlèrent encore longtemps du fameux remède que Volkmar avait réussi à trouver pour Herr Albert en 1932, et sur les leçons d'Histoire allemande qu'il avait donné à leurs deux enfants qui, à présent, se préparaient à partir pour la Palestine.

LA PHILHARMONIE

Pour l'année 1948

Les musiciens juifs arrivèrent un mardi. Les nouvelles autorités les avaient convaincus de venir occuper les postes restés vacants d'un orchestre décomposé qui avait perdu pratiquement la moitié de ses interprètes. Ils apparurent sur la scène en marchant tous ensemble, en groupe, collés les uns contre les autres, comme s'ils allaient aux travaux forcés. Puis, discrètement, les survivants de Neuengamme, de Bergen-Belsen et de Ravensbrück se rangèrent à côté de leurs persécuteurs de naguère. Deux flûtes, Malkovic et Meler, cinq cors dont deux juifs et trois allemands, puis les altos et les contrebasses, en grande majorité juifs, avec seulement quelques Allemands... Après une longue attente, arriva enfin le chef d'orchestre. Très souriant, il s'efforçait de parler avec nonchalance en s'adressant à certaines de ses anciennes connaissances. Ayant passé les années de guerre aux Etats Unis, il n'était pas rentré depuis longtemps dans le *Vaterland*. *Mein lieber, mein lieber...* répétait-il, essayant de surmonter une certaine gêne, porté par l'espoir que tout allait pouvoir se passer comme à l'une de ses nombreuses répétitions à Boston ou à Baltimore. Mais les grands yeux pénétrants des musiciens juifs ne connaissaient pas l'humour, tandis que les petits yeux dépités des Allemands ne semblaient pas apprécier la plaisanterie. Ils le regardaient sans réagir et lorsque, à un moment, von V. eut l'impudence de rire un peu trop fort, toute une série de réactions insolites se fit entendre dans la salle délabrée, ce qui le força à se taire. La première répétition commença, alors que, au-dessus des têtes des exécutants, à travers de grandes crevasses qui fissuraient les voûtes, on entrevoyait le ciel bleu pâle du nord...

Pour le concert qui devait se jouer devant les officiers supérieurs des zones occupées, le maestro avait prévu la musique de Ludwig van Beethoven.

Par des gestes théâtraux de sa baguette, il façonnait les amples mouvements introductifs de l'*Eroika*.

Tout semblait commencer plus ou moins bien, mais von V. se disait malgré tout que les musiciens étaient visiblement fatigués et assez désaccordés. L'*allegro brillante* de la symphonie ressemblait en effet fort peu aux époques héroïques du grand Napoléon. Il faisait plutôt penser à un banquet de nobles déclassés, mais le chef d'orchestre se disait avec optimisme que les choses finiraient par s'arranger jusqu'à la solennelle représentation devant les autorités militaires. Insatisfait du résultat du premier mouvement, il frappa énergiquement le pupitre avec sa baguette et exigea que l'on jouât la *Marche Funèbre*, en songeant à son brillant succès de Los Angeles, en 1943. La Philharmonie recommença à jouer, mais ce qui était apparu au début comme une dissonance, se transforma cette fois-ci en une grave discordance. L'orchestre symphonique ne pouvait absolument pas trouver son rythme et les tentatives du maestro von V., chef d'orchestre de grande renommée auquel Franklin Roosevelt avait décerné, en 1944, la médaille d'honneur, restèrent sans succès. Il perdit patience, il interrompit l'orchestre, il se mit à crier, mais rien n'y faisait. Les musiciens juifs jouaient la *Marche funèbre* lentement comme s'ils étaient en train d'expirer. Les Allemands, en revanche, en accélérèrent méchamment le rythme, comme s'il s'agissait d'un manège ou d'une de ces parades funèbres, telles que les nazis en avaient souvent organisées dans les camps...

Von V. décida de suspendre la répétition. Quelques inconnus arrivèrent alors, certains vêtus de costumes noirs, d'autres en uniformes, décorés de nombreuses médailles. Ils discutèrent avec le maestro dans un coin désert de la salle. Pendant ce temps, des musiciens d'un orchestre allemand qui s'étaient trouvés là, les observaient muets, pareils à des mannequins dans une vitrine. Les répétitions devaient absolument se poursuivre, c'était ce que les visiteurs avaient exigé. Quoi qu'il en fût, la *Marcia Funèbre* sonnait cette fois-ci encore plus mal, même si les exécutants essayaient à présent de s'écouter les uns les

autres et de collaborer. Néanmoins, il n'y avait pas grand chose à espérer pour l'*Eroika* de Beethoven dans la ville de L. Les violonistes juifs semblaient pleurer des enfants assassinés en produisant des sons qui ressemblaient à des sanglots, tandis que les Allemands, qui poursuivaient toujours avec la même énergie, cherchaient peut être à venger leurs fils morts au Front de l'Est. C'est pourquoi, dans la ville de L., le concert du grand maestro, interprète insurpassable de Beethoven, fut, après bien des efforts, annulé. Pendant que, dans le port de Hambourg, il s'embarquait sur le bateau, Fritz von V. était encore indigné. Le bateau siffla et prit le large, mais lui, ne songea pas à se retourner vers sa patrie. Il marmonnait quelque chose en anglais, convaincu qu'il ne reviendrait jamais.

LA FEMME DU LIEUTENANT DE POLICE

Pour l'année 1978

Etore Sparsa était un officier de police. Il avait les joues rouges et boursouflées et un double menton qui lui avalait pratiquement tout le bas du visage si bien qu'il n'avait pas besoin de le raser. Avec le temps, il s'était tellement habitué au pistolet sous son aisselle, qu'il avait la manie de vérifier par un geste instinctif s'il était bien toujours là...

Carmelina était la reine du trottoir. Elle avait d'énormes mamelons foncés, des lèvres sensuelles comme des pêches trop mûres, la peau brune comme du chocolat. Elle ressemblait aux femmes de Gauguin, de la Jamaïque ou de Java – elle cultivait cette image de mulâtre passionnée – alors qu'elle avait grandi dans une famille de forestiers, au bord de la Méditerranée, dans un village karstique au sud de Messine...

Le policier Sparsa était souvent chargé de la tâche de "nettoyer le trottoir", si souvent que sa brigade pour la protection de la morale publique avait été surnommée « brigade des balayeurs de la ville ». Lors de l'une de ces razzias, Carmelina s'était trouvée embarquée dans le panier à salade avec d'autres beautés qui, contraintes à passer la nuit au poste, n'arrêtaient pas de jurer et de menacer. Sparsa ne l'avait remarquée que le matin. Au départ, elle lui était apparue comme une sale pute tout juste bonne à exciter quelques blancs-becs commis épiciers. Mais après l'avoir embarquée encore deux ou trois fois, il s'aperçut que son attitude à son égard n'était déjà plus la même. Il commençait à la voir un peu comme son « Beretta » de flic, dont il n'éprouvait plus le besoin de deviner la présence sous son bras. Était-ce de l'amour ? Il n'en saura quelque chose que lorsqu'il l'aura payée pour passer une nuit avec elle... Il l'aborda non armé et retira aussi par prudence son insigne de policier. Pendant qu'il ouvrait la portière de l'automobile, il craignait d'être reconnu par quelqu'un, ce qui lui coûterait son grade et son poste. Dans un motel de banlieue, Carmelina se donna à lui

comme une séductrice hypocrite, jouant à la femme fatale. Elle lui proposait une passe avec des chaînes et des coups de fouets. Elle affirmait que tous les flics aimaient ça. Elle était loin de se douter que ce gendarme lourdaud était amoureux d'elle.

Mais il continua à venir la voir, deux à trois fois par semaine. Pour une poignée de lires, elle était à lui. Il lui demandait qu'elle l'aimât comme une femme décente qui, timidement, dans la demi-obscureté, offre ses seins pâles sous une chemise de nuit transparente. Carmelina ne pouvait pas lui donner cela. Elle persistait à l'appeler « mon petit flicard » ou « mon petit chat mal rasé » et exigeait à chaque fois de nouvelles concessions. Cela faisait souffrir Etoe Stanza. Même ses camarades du poste s'en rendirent compte. Non pas qu'il fût devenu plus mou et moins sûr de lui-même. Il avait « nettoyé » plusieurs fois les trottoirs avec un zèle qui pouvait le qualifier d'authentique « balayeur » des rues. Il lui arrivait d'embarquer aussi Carmelina afin d'éviter toute suspicion. Mais il était devenu différent. Il ne prenait plus plaisir à raconter des blagues grossières. « Les trois putes et l'aide cuisinier » ne le faisaient plus rigoler. Il ne mangeait plus de beignets froids ni de pizzas rassises, sans parler du pistolet qu'il sentait à présent comme une gêne sous le bras. Bientôt, Carmelina aussi changea. Ils avaient pris l'habitude de se voir dans des bungalows de banlieue et, avec le temps, elle s'était peut-être habituée au double menton de son amant et à ses yeux de souris. Lorsqu'ils avaient fini de faire l'amour, elle restait encore longtemps nue sur le lit en fumant, comme s'ils étaient mariés depuis longtemps, en oubliant qu'en bas, sur le trottoir, l'attendait quelque autre lourdaud du même genre. Une nuit, lorsque couché sur elle, il sentait encore ses mamelons durs sur sa poitrine poilue, Sparsa dit à Carmelina qu'il ne voulait plus la voir avec un autre homme, que si cela arrivait, il serait prêt à le tuer. S'il s'était risqué de lui parler ainsi quelques semaines auparavant, la fière courtisane l'aurait tourné en dérision, elle aurait craché sur son pognon de gendarme et ne l'aurait plus jamais accepté comme client.

A présent, elle se taisait. Elle finit par lui répondre qu'il ne savait pas dans quoi il s'engageait, mais il resta inébranlable, convaincu que sa chère Carmelina faisait allusion à sa mauvaise réputation de reine de la nuit. Il se tenait humblement à genoux devant elle, tout nu et énorme, couvert de poils jusqu'aux épaules. Il lui offrait le mariage et elle pleurait. Enfin, elle trouva le courage de lui dire ce qu'elle avait sur le cœur : il n'y avait pas si longtemps, elle avait un autre sexe. Sparsa se leva en sursaut... Carmelina avait été un garçon. Les opérations de son corps couleur chocolat avaient été effectuées par un chirurgien de Milan. Sparsa avait du mal à y croire. Carmelina était irrésistible, ravissante, mais elle lui expliqua en pleurant qu'elle prenait quotidiennement de grandes doses d'hormones féminines. Sparsa s'habilla rapidement avec dégoût et ajusta son pistolet. Fou de rage, il se sentait trompé, couvert de honte, tandis que Carmelina continuait à pleurer, lui offrant ses seins opulents, pleins de sucs maternels. Un instant, il songea à la tuer, mais il lui tourna le dos et partit.

Les jours suivants, il attendait de nouveau en embuscade, mangeait des hamburgers gras et éclatait de rires aux blagues que racontaient ses camarades : « Foufou se confessant à un faux prêtre ! ». En un mot, c'était de nouveau le Sparsa d'autrefois. Mais quelque chose l'inquiétait : Carmelina n'était plus visible dans les rues. Lors de plusieurs razzias, elle était absente au milieu de ces autres dévergondées de la nuit. Il se disait qu'il fallait oublier cette traînée, ce transsexuel louche, à plus forte raison que tout cela pouvait apparaître au grand jour... Mais Sparsa s'était néanmoins habitué à Carmelina comme à son « Beretta ». Il devait vérifier au plus vite si elle était encore là. Il alla la chercher dans ces maisonnettes touristiques de la banlieue et il la retrouva dans la même chambre où il l'avait laissée. Il resta devant la porte entrebâillée en la dévisageant avec dégoût, mais elle se précipita dans ses bras. Elle sanglota, en répétant que c'était elle, uniquement elle, sa Carmelina à lui...

Ils se marièrent le mois suivant. A la cérémonie assistèrent la plupart des collègues de Sparsa en uniforme, tout comme un

grand nombre de prostituées que, deux jours auparavant, ils avaient embarquées dans le panier à salade.

LE MUSÉE DES MALADIES CONTAGIEUSES

Pour l'année 1982

On m'a dit, il y a peu de temps, qu'à New York s'est entassé tout ce qui est excentrique, caricatural et pervers. Le meilleur exemple est Broadway sud, dont les snobs européens ne savent rien. On y trouve des endroits où les écrivains ratés, aussitôt sortis par la porte arrière du théâtre, sont attendus pour être conduits à la décharge. Les Chinoises ont la peau blanche, alors que les femmes blanches, qui dans les caves chinoises fument de l'opium, ont des visages jaunes. Les prostituées portent des petites croix entre les seins et louent des chambre à l'heure, ou à la demi-heure et, si possible, au quart d'heure. Le plus rapide paye le moins. A New York, dit-on, la poussière a une odeur particulière. C'est l'odeur de la patine endurcie du tabac mêlée au goût âcre de la sueur. Les boutiques des antiquaires puent la graisse de veau et le pétrole répandu sur les docks. On achète dans les mêmes boutiques de la pornographie et des croix allemandes en fer battu ; des gourdes *trully* de la Marne de la Première Guerre mondiale, des gants noirs rongés par les mites et *Les Camarades* de Remarque...

A New York – cette grosse pomme pourrie où pas même un vers n'a envie de se loger – jusqu'à récemment, selon les opinions de certaines personnes bien informées, s'était concentré tout ce qui est louche et dépravé. C'est à cette époque, qu'à l'angle de Broadway et de la Vingt-quatrième rue, dans un vieux bâtiment en briques rouges décaties, fut créé un musée insolite. Et tout le monde avait compris que c'était la seule chose qui manquait encore à ce Nouvel Amsterdam qui depuis des siècles porte le nom de Nouvelle York. Willy Ostertag, un obscur personnage qui avait surgi des flammes nocturnes des trottoirs, de ce ramassis de déchets humains de l'asphalte new-yorkais, y ouvrit un musée de toutes les maladies contagieuses. Il y installa sa collection avec une compétence professionnelle, on eût pu dire avec amour, à la manière d'un spécialiste qui ne sous-

estime pas son invisible adversaire. Le visiteur pouvait aller de pièce en pièce et entrer progressivement dans l'empire de telle ou telle maladie. Tout de suite à gauche, au-dessus de la porte de l'entrée de la première pièce, on pouvait lire l'inscription *Tuberculose*, et à l'intérieur, on pouvait examiner de nombreuses radiographies avec les symptômes typiques du bacille de Koch dans les poumons, les crachats habituels mêlés de traces de sang, sauvegardés sous le verre du microscope, avec la liste de personnalités célèbres, victimes de cette maladie : Poe, Tchekhov, Emily Brontë, Byron, Kafka, Goethe, Chopin... On pouvait lire aussi un bref historique de la nature de cette affection : « *Tuberculum* signifie œdème ou excroissance. Rudolf Virchow, le père de la pathologie contemporaine, considérait que le tubercule était une tumeur. Jusqu'en 1882, lorsque l'on découvrit que la cause du mal était un bacille, cette affection avait été considérée comme une force sournoise et maléfique du destin. Depuis lors, la lente agonie des malades n'était pas sans présenter quelques traits romantiques, symbolisant une vulnérabilité souvent séduisante, associée à la sensibilité exacerbée des artistes. » Les visiteurs pouvaient apprendre dans cette première pièce bien plus que cela, et alors qu'ils baignaient dans l'atmosphère du bacille de Koch, une voix grave et solennelle résonnant d'un haut-parleur invisible lisait en allemand des passages de la *Montagne Magique* de Thomas Mann...

De la même manière étaient arrangées aussi les autres salles où l'on pouvait observer les diverses étapes de chaque maladie : la souffrance, la dégradation et la mort. A l'entrée du compartiment de la syphilis était posée une sculpture de la bactérie *Treponema pallidum* agrandie un million de fois, et aussitôt après, les manuscrits des célèbres syphilitiques, puis, d'énormes panneaux qui avec un vérisme stupéfiant, jamais atteints par les artistes, montraient les malades dans les trois phases de la maladie. Certains auront peur, se disait l'étrange conservateur du musée, et partiront. Mais d'autres seront intrigués par le destin des syphilitiques de génie : Baudelaire, Maupassant, Schumann, Schubert... Ils chercheront l'effet de la larve diabolique, depuis longtemps à l'œuvre, dans la dégradation

progressive de leurs manuscrits désordonnés. Ceux qui auront la curiosité de poursuivre le parcours, seront attendus dans la salle vouée à l'honneur du choléra de von Aschenbach, l'infection aiguë des intestins, accompagnée de vomissements et de diarrhées ininterrompues. Sur de grandes cartes d'Europe et d'Asie, des flèches rouges marquaient les chemins de la transmission du choléra *El tor*, comme on eût marqué les chemins des caravanes ou les routes de la soie. Aussitôt après, dans la pièce suivante, le visiteur pouvait contempler la présence d'exemplaires de la femelle du moustique *Anopheles*, responsable de la malaria. Il pouvait lire que les anciens Chinois croyaient que cette maladie était l'œuvre de trois démons : le premier, muni d'un marteau, le deuxième, d'un seau d'eau froide, le troisième, d'un four embrasé. Et si ce supposé amateur de maladies contagieuses poursuivait son investigation, il arriverait ensuite dans le royaume de la rage, garni d'une grande variété de gueules terrifiantes de chiens empaillés et de fauves de toutes sortes... Puis, la salle de la fièvre névralgique, le typhus, cause de la mort des soldats, la peste (la mort rouge de Poe), la variole etc...

C'était, en effet, une collection peu commune. Dans la dernière pièce – après laquelle ne restait plus qu'une autre, vide – on pouvait suivre les effets de la lèpre à travers l'histoire. On pouvait voir des exemplaires de masques avec de grands becs (que les anciens médecins remplissaient d'herbes pour approcher des lépreux). Puis, aussi, des images et des scènes de nombreux lazarets : en Crète, à Dubrovnik, à Izmir. Quelque part dans cette salle, étaient accrochés les portraits de deux jeunes Turcs, contaminés au début du siècle. On y voyait aussi les capes destinées aux lépreux pour que l'on pût les reconnaître à distance et toute une série de crécelles qui devaient avertir les gens de leur approche... C'était là la fin de cette étrange collection. Avec la dernière pièce qui jouxtait la première, s'achevait le parcours circulaire du musée. Willy Ostertag l'avait, de façon quasi visionnaire, laissée vide, en la dédiant à une nouvelle maladie contagieuse dont les signes cliniques et les caractères pathologiques ne se dessinaient pas encore clairement. Les murs y

étaient nus, derrière les verres des vitrines il n'y avait rien. Avant d'ouvrir son musée, le conservateur habitait souvent la pièce vouée à une nouvelle maladie.

Enfin, Willy Ostertag décida de montrer sa collection au public. L'ouverture était prévue pour novembre 1981. De nombreuses invitations avaient été envoyées, mais personne ne vint. Ce n'est que la minable peur humaine pour la vie nue et les beautés méconnues des maladies contagieuses qui peuvent expliquer une telle absence de curiosité, se disait Willie Ostertag et il ouvrit la porte au tout-venant et aux clochards, ses vieilles connaissances des pavés new-yorkais. L'entrée était libre, et ils s'y précipitèrent cherchant un abri contre le gel insupportable de l'hiver, aveugles aux perversions et aux dangers de la vie malsaine.

Cette nuit-là – plutôt désespérante pour lui et pour son œuvre – Willy Ostertag se dirigea vers Broadway sud. Là, dans l'espace embué d'une laverie, il fit longtemps et mécaniquement l'amour avec une prostituée, Cun Lun, une Chinoise aux petits seins et aux mamelons foncés et durs. L'accouplement sentait la vapeur des laveries chinoises, des produits de blanchissage se mêlant aux effluves plutôt désagréables du corps de sa partenaire. Que ce coït abrutissant, à vrai dire pas meilleur que la masturbation, serait décisif pour la complétude de sa collection, Willy Ostertag ne l'apprendra que bien plus tard. Il s'éveillera l'année suivante une nuit, il ne se souvenait plus laquelle, trempé d'une sueur collante. Il essayera de se lever, mais, exténué, il s'écroulera sur son lit. Les médecins qui examinèrent son cas, voyant les cloques sur son visage parsemé de minuscules capillaires rouges et bien d'autres symptômes, lui expliquèrent qu'il avait le SIDA, une maladie contagieuse nouvelle, pas encore bien explorée. C'est cette satanée Chinoise qui m'a refilé ça, se dit-il, dépité.

Quelque gens sérieux, connaisseurs des bizarreries de New York, me racontèrent que Willie Ostertag s'était installé dans la dernière pièce de son musée, réservée à une maladie inconnue. Là, à côté des vitrines fantomatiquement vides, il n'avait appor-

té qu'un lit de fer et s'y coucha. Il y resta jusqu'au bout comme le seul exemplaire vivant de sa collection des maladies contagieuses... Il se peut que tout ce que j'écris ici ne coïncide pas avec l'exacte vérité, car je n'ai jamais visité le musée des maladies contagieuses de Willie Ostertag et n'oserais même pas y aller le voir en tant que moribond, exhibé comme l'une des premières victimes du virus HIV. Mais ces connaisseurs me racontèrent cette histoire, en ajoutant que ce n'était-là que l'une des manifestations des perversions qui germent dans cette « grosse pomme » à l'estuaire du port de l'Hudson toujours aussi sale.

LE PÈRE

Pour l'année 1986

Sergo K. B. avait un père extraordinaire. Dans le lac à l'eau trouble et glauque, hérissé de joncs, qui s'étendait sous leur datcha près de Tbilissi, ils avaient tant de fois nettoyé ensemble, avec leurs mains, l'eau croupie gorgée de vase et avaient pêché de gros poissons. Cela devait être durant l'été 1936 ou 37, il ne s'en souvenait pas exactement. Son père travaillait beaucoup. Il partait pour de longs voyages, ne laissant derrière lui que les draps froissés de son lit. Il appelait rarement au téléphone. Mais Sergo ne se souvenait que de ses retours. Une fois, ils avaient couru ensemble sous le jet froid du tuyau d'arrosage de la cour et cet événement était resté gravé dans sa mémoire. Deux ans avant la « guerre patriotique », le père et le fils s'étaient fait photographier ensemble. Sur la photo à gros grains on pouvait voir leur chaleureuse étreinte et leur sourire complice. Le père, un bonhomme replet avec une grosse tête à l'occiput dégarni et de petites lunettes rondes et le fils...

Le fils, Sergo, avait un père exceptionnel. Cependant, l'époque de la *perestroïka* était arrivée et la *glasnost* avait subitement commencé à lui frapper sur le crâne tel le marteau d'acier dans le poème de Maïakovski. Sergo avait commencé à deviner des choses qui expliquaient les longues absences de son père, la part nocturne de sa vie où émergeait la face cachée de sa personne qui affichait effrontément le mépris du sommeil et de la veulerie allant de pair avec sa fidélité aveugle à Staline. Des bruits coururent soudainement que son père avait été l'initiateur de la nouvelle vague d'arrestations, à présent aussi dans le NKVD ; qu'il avait été responsable de l'exécution de tous les partisans de Ježov, mais aussi de ces petits poltrons insignifiants qui avaient réussi à garder leur place depuis l'époque de G. G. Jagoda. Puis, en épluchant les journaux, Sergo apprit avec stupéfaction que son père n'avait jamais été révolutionnaire, qu'il avait commencé son effrayante carrière en tant que petit

inspecteur du secteur des logements dans l'appareil du Soviet à Bakou ; que la situation conflictuelle dans l'organisation du Parti du Zakavkazje lui avait été favorable, si bien qu'à un moment on l'avait pris pour un homme de confiance tant chez les bolcheviques que chez les « Musavatistes » et les nationalistes d'Azerbaïdjan ; on parlait ensuite de sa grossièreté, de son manque d'éducation, de ses gros appétits sensuels qu'il savait dissimuler grâce à la ruse et la rouerie de son caractère. Les journaux rapportaient des documents et citaient les noms des victimes, souvent connues, mais plus souvent encore tout à fait inconnues. Ces disparus hantaient les nuits de Sergo comme des fantômes ; il voyait son père les surprendre en plein sommeil pour les amener dès avant l'aube dans les cellules glaciales des prisons où on les soumettait à la torture. Il voulait chasser de son esprit tous ces morts, mais leurs noms semblaient s'incruster dans sa chair. Il se décida alors à prendre la parole.

Pour l'exécution de tous ces innocents, pour les goulags, et les camps de travail d'Extrême-Orient où il avait passé lui-même dix-huit mois, il accusa le système. « L'Etat Soviétique est un Etat sanguinaire », avait-il écrit audacieusement dans un hebdomadaire qui venait d'être lancé, « tous les actes criminels des particuliers obéissaient à des ordres criminels. » Sans prendre la défense de son père, Sergo affirmait que celui-ci avait cherché à convaincre les dirigeants d'alors et le dictateur du Kremlin que les violences physiques perpétrées sur les personnes incarcérées invalidaient leurs aveux, que l'on n'avait jamais dénoncé la responsabilité du Comité central qui prenait toutes les initiatives avant de les confier au NKVD ou aux mains sales prêtes à tout de cet homme, ce père qu'il chérissait jusqu'alors...

Sergo K. B. avait un père inégalable, c'est pourquoi, en 1986, il s'associa au groupe de Vitali Sentjalinski et fut l'un des premiers à ouvrir les dossiers longtemps scellés de la Loubianka. Et il tomba de nouveau sur les noms qu'il avait vu cités dans les journaux : Frinovski et Zakovski, exécutés ; Maljcev, de la région de Novossibirsk, porté disparu ; Berman, le responsable

du NKVD de la Biélorussie, pendu en prison ; tous les membres du comité populaire sous la direction de Gorki, fusillés devant le même peloton d'exécution. Il tomba en passant aussi sur le nom du beau-frère de Staline, S. Redens... Durant des semaines, Sergio se glissait comme une ombre dans le grand hall des Archives, frôlant au passage le buste de Iouri Andropov et ouvrait fiévreusement tous les tiroirs. A présent, lui aussi, fréquentait les morts comme son père naguère et, tout comme lui, il méprisait le sommeil et la veulerie. Infatigable, il tomba enfin sur le dossier qu'il cherchait. Il vit sa propre photo de jeunesse, la déclaration précise qu'il avait faite par contrainte, la description du procès, le fac-similé de la sentence et le billet avec la destination vers un camp de travail en Extrême-Orient. Au moment où il allait fermer le dossier contenant tous ces papiers froissés et jaunis, il aperçut au bas d'une page une signature à peine lisible qui lui était familière. Il la scruta de plus près et comprit, horrifié, que le procès avait été mené par son propre père. Dans le lac à l'eau trouble et glauque, hérissé de joncs, ils avaient nettoyé ensemble, avec leurs mains, l'eau croupie et ils avaient pêché de gros poissons. Cela s'était passé durant l'été 1937, à présent il avait un souvenir précis de l'année.

Première édition en serbe : 2000